

## Le forgeron

*Arthur Rimbaud, celui qui fût marchand d'armes, homosexuel, drogué et sans-abri, et pourtant, et pourtant, enseigné dans toutes les écoles de France et de Navarre. Sous son patronage, nous avons ouvert le premier Parlement Libre des Jeunes en citant de larges extraits de ce poème méconnu où un forgeron s'adresse à Louis XVI comme à un égal. Faisant écho à la rencontre entre des jeunes et Christiane Taubira mais aussi et surtout aux liens tissés par les aventures politiques et poétiques.*

Le bras sur un marteau gigantesque, effrayant  
D'ivresse et de grandeur, le front large, riant  
Comme un clairon d'airain, avec toute sa bouche,  
Et prenant ce gros-là dans son regard farouche,  
Le Forgeron parlait à Louis Seize, un jour  
Que le Peuple était là, se tordant tout autour,  
Et sur les lambris d'or traînait sa veste sale.  
Or le bon roi, debout sur son ventre, était pâle  
Pâle comme un vaincu qu'on prend pour le gibet,  
Et, soumis comme un chien, jamais ne regimbait  
Car ce maraud de forge aux énormes épaules  
Lui disait de vieux mots et des choses si drôles,  
Que cela l'empoignait au front, comme cela !

« Donc, Sire, tu sais bien, nous chantions tra la la  
Et nous piquions les bœufs vers les sillons des autres :  
Le Chanoine au soleil disait ses patenôtres  
Sur des chapelets clairs grenés de pièces d'or  
Le Seigneur, à cheval, passait, sonnait du cor  
Et l'un avec la hart, l'autre avec la cravache  
Nous fouaillaient - Hébétés comme des yeux de vache,  
Nos yeux ne pleuraient pas ; nous allions, nous allions,  
Et quand nous avons mis le pays en sillons,  
Quand nous avons laissé dans cette terre noire  
Un peu de notre chair... nous avons un pourboire  
Nous venions voir flamber nos taudis dans la nuit  
Nos enfants y faisaient un gâteau fort bien cuit.

« Oh ! je ne me plains pas. Je te dis mes bêtises,  
C'est entre nous. J'admets que tu me contredises.  
Or, n'est-ce pas joyeux de voir, au mois de juin  
Dans les granges entrer des voitures de foin  
Enormes ? De sentir l'odeur de ce qui pousse,  
Des vergers quand il pleut un peu, de l'herbe rousse ?  
De voir les champs de blé, les épis pleins de grain,  
De penser que cela prépare bien du pain ?...

Oui, l'on pourrait, plus fort , au fourneau qui s'allume,  
Chanter joyeusement en martelant l'enclume,  
Si l'on était certain qu'on pourrait prendre un peu,  
Étant homme, à la fin !, de ce que donne Dieu !  
- Mais voilà, c'est toujours la même vieille histoire !

« Oh je sais, maintenant ! Moi, je ne peux plus croire,  
Quand j'ai deux bonnes mains, mon front et mon marteau  
Qu'un homme vienne là, dague sous le manteau,  
Et me dise : « Maraudeur, ensemence ma terre ! »  
Que l'on arrive encor, quand ce serait la guerre,  
Me prendre mon garçon comme cela, chez moi !  
- Moi, je serais un homme, et toi, tu serais roi,  
Tu me dirais : Je veux !.. - Tu vois bien, c'est stupide.  
Tu crois que j'aime à voir ta baraque splendide,  
Tes officiers dorés, tes mille chenapans,  
Tes palsembleu bâtards tournant comme des paons :  
Ils ont rempli ton nid de l'odeur de nos filles  
Et de petits billets pour nous mettre aux Bastilles  
Et nous dir i ons : C'est bien : les pauvres à genoux !  
Nous dorer i ons ton Louvre en donnant nos gros sous !  
Et tu te soûlera i s, tu fera i s belle fête.  
- Et ces Messieurs riront, les reins sur notre tête !  
« Non. Ces saletés-là datent de nos papas !  
Oh ! Le Peuple n'est plus une putain. Trois pas  
Et, tous, nous avons mis ta Bastille en poussière  
Cette bête suait du sang à chaque pierre  
Et c'était dégoûtant, la Bastille debout  
Avec ses murs lépreux qui nous rappelaient tout  
Et, toujours, nous tenaient enfermés dans leur ombre !  
- Citoyen ! citoyen ! c'était le passé sombre  
Qui croulait, qui râlait, quand nous prîmes la tour !  
Nous avions quelque chose au cœur comme l'amour.  
Nous avions embrassé nos fils sur nos poitrines.  
Et, comme des chevaux, en soufflant des narines  
Nous marchions, nous chantions, et ça nous battait là....  
Nous allions au soleil, front haut,-comme cela -,  
Dans Paris accourant devant nos vestes sales.  
Enfin ! Nous nous sentions Hommes ! Nous étions pâles,  
Sire, nous étions soûls de terribles espoirs :  
Et quand nous fûmes là, devant les donjons noirs,  
Agitant nos clairons et nos feuilles de chêne,  
Les piques à la main ; nous n'eûmes pas de haine,  
- Nous nous sentions si forts, nous voulions être doux !  
« Et depuis ce jour-là, nous sommes comme fous !  
Le flot des ouvriers a monté dans la rue,  
Et ces maudits s'en vont, foule toujours accrue  
Comme des revenants, aux portes des richards.  
Moi, je cours avec eux assommer les mouchards :  
Et je vais dans Paris le marteau sur l'épaule,  
Farouche, à chaque coin balayant quelque drôle,

Et, si tu me riais au nez, je te tuerais !  
- Puis, tu dois y compter, tu te feras des frais  
Avec tes avocats , qui prennent nos requêtes  
Pour se les renvoyer comme sur des raquettes  
Et, tout bas, les malins ! Nous traitant de gros sots !  
Pour mitonner des lois, ranger des de petits pots  
Pleins de menus décrets , de méchantes droguailles  
S'amuser à couper proprement quelques tailles,  
Puis se boucher le nez quand nous passons près d'eux,  
- Ces chers avocassiers qui nous trouvent crasseux !  
Pour débiter là-bas des milliers de sornettes !  
Et ne rien redouter sinon les baïonnettes,  
Nous en avons assez, de tous ces cerveaux plats !  
Ils embêtent le peuple . Ah ! ce sont là les plats  
Que tu nous sers, bourgeois, quand nous sommes féroces,  
Quand nous cassons déjà les sceptres et les crosses !.. »

Puis il le prend au bras, arrache le velours  
Des rideaux, et lui montre en bas les larges cours  
Où fourmille, où fourmille, où se lève la foule,  
La foule épouvantable avec des bruits de houle,  
Hurlant comme une chienne, hurlant comme une mer,  
Avec ses bâtons forts et ses piques de fer,  
Ses clameurs , ses grands cris de halles et de bouges,  
Tas sombre de haillons taché de bonnets rouges !  
L'Homme, par la fenêtre ouverte, montre tout  
Au R oi pâle , suant qui chancelle debout,  
Malade à regarder cela !

« C'est la Crapule,  
Sire. ça bave aux murs, ça roule , ça pullule ...  
- Puisqu'ils ne mangent pas, Sire, ce sont les gueux !  
Je suis un forgeron : ma femme est avec eux,  
Folle ! Elle vient chercher du pain aux Tuileries !  
- On ne veut pas de nous dans les boulangeries.  
J'ai trois petits. Je suis crapule. - Je connais  
Des vieilles qui s'en vont pleurant sous leurs bonnets  
Parce qu'on leur a pris leur garçon ou leur fille :  
C'est la crapule. - Un homme était à la bastille,  
D'autres étaient forçats, c'étaient des citoyens  
Honnêtes. Libérés, ils sont comme des chiens :  
On les insulte ! Alors, ils ont là quelque chose  
Qui leur fait mal, allez ! C'est terrible, et c'est cause  
Que se sentant brisés, que, se sentant damnés,  
Ils viennent maintenant hurler sous votre nez !  
Crapule. - Là-dedans sont des filles, infâmes  
Parce que, - vous saviez que c'est faible, les femmes,  
Messeigneurs de la cour, - que sa veut toujours bien,-  
Vous avez sali leur âme, comme rien !  
Vos belles, aujourd'hui, sont là. C'est la crapule.

« Oh ! tous les Malheureux, tous ceux dont le dos brûle  
Sous le soleil féroce, et qui vont, et qui vont,



Et dans ce travail-là sentent crever leur front  
Chapeau bas, mes bourgeois ! Oh ! ceux-là, sont les Hommes !  
Nous sommes Ouvriers, Sire ! Ouvriers ! Nous sommes  
Pour les grands temps nouveaux où l'on voudra savoir,  
Où l'Homme forgera du matin jusqu'au soir,  
Où, lentement vainqueur, il chassera la chose  
Poursuivant les grands buts, cherchant les grandes causes,  
Et montera sur Tout, comme sur un cheval !  
Oh ! nous sommes contents, nous aurons bien du mal,  
Tout ce qu'on ne sait pas, c'est peut-être terrible :  
Nous pendrons nos marteaux, nous passerons au crible  
Tout ce que nous savons : puis, Frères, en avant !  
Nous faisons quelquefois ce grand rêve émouvant  
De vivre simplement, ardemment, sans rien dire  
De mauvais, travaillant sous l'auguste sourire  
D'une femme qu'on aime avec un noble amour :  
Et l'on travaillerait fièrement tout le jour,  
Écoutant le devoir comme un clairon qui sonne :  
Et l'on se trouverait fort heureux ; et personne  
Oh ! personne, surtout, ne vous ferait plier !...  
On aurait un fusil au-dessus du foyer....

.....  
« Oh ! mais l'air est tout plein d'une odeur de bataille  
Que te disais-je donc ? Je suis de la canaille ! » *Fin de la version courte*

Oh ! mais l'air est tout plein d'une odeur de bataille !  
Que te disais-je donc ? Je suis de la canaille !  
Il reste des mouchards et des accapareurs.  
Nous sommes libres, nous ! Nous avons des terreurs  
Où nous nous sentons grands, oh ! si grands ! Tout à l'heure  
Je parlais de devoir calme, d'une demeure...  
Regarde donc le ciel ! C'est trop petit pour nous,  
Nous crèverions de chaud, nous serions à genoux !  
Regarde donc le ciel ! Je rentre dans la foule,  
Dans la grande canaille effroyable, qui roule,  
Sire, tes vieux canons sur les sales pavés :  
Oh ! quand nous serons morts, nous les aurons lavés  
Et si, devant nos cris, devant notre vengeance,  
Les pattes des vieux rois mordorés, sur la France  
Poussent leurs régiments en habits de gala,  
Eh bien, n'est-ce pas, vous tous ? Merde à ces chiens-là !

Il reprit son marteau sur l'épaule. La foule  
Près de cet homme-là se sentait l'âme saoule,  
Et, dans la grande cour, dans les appartements,  
Où Paris haletait avec des hurlements,  
Un frisson secoua l'immense populace.  
Alors, de sa main large et superbe de crasse,  
Bien que le roi ventru suât, le Forgeron,  
Terrible, lui jeta le bonnet rouge au front !

